

Nouveautés

Number 135, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55550ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2004). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (135), 7–23.

CONTE

JEAN-FRANÇOIS BONIN
La taverne du Coq à l'âne
 et autres contes

 Hurtubise HMH, Montréal
 2004, 207 pages

La taverne du Coq à l'âne est un recueil de courts récits divisé en six parties : « Petits contes littéraires », « Contes païens et sacrés », « Contes poéticopolitiques », « Contes d'amour et d'amitié », « Grands contes littéraires » et « Contes de fous ». La quatrième de couverture dit de Jean-François Bonin – avec raison – qu'il revendique « le droit à l'imagination et à la spontanéité, aux surprises, comme chez les enfants ». L'auteur, employé d'un grand hôpital pour enfants, a toutefois produit des textes dont la plupart conviennent à un lectorat avisé.

Les textes de Bonin sont très denses, empreints d'une fine ironie et, surtout, écrits par un narrateur qui passe à souhait du « coq à l'âne ». En effet, nombreux sont les récits où le lecteur bifurque vers un sentier adjacent au chemin principal pour se retrouver, en bout de ligne, dans des endroits que n'annonçait en rien le début de l'intrigue. En ce sens, ces contes, s'ils sont souvent savoureux du point de vue de l'imaginaire dont ils se nourrissent, seraient difficiles à aborder en classe en raison de leur irrévérence vis-à-vis du déroulement habituel du récit.

Ce qui ravira le lecteur, néanmoins, c'est l'humour habile dont témoignent plusieurs des textes, autant sur le plan du contenu que de la forme. À titre d'exemple, il faut révéler un passage de « Le malentendu ou de la provenance du mot Canada » : « Et c'est ainsi que Cartier (Jacques) a nommé cet immense territoire, sur un malentendu, car "Kanada", en ce temps-là, dans la tribu du chef l'accueillant au milieu des sapins, signifiait : "Je ne comprends pas ce que tu dis." » (p. 91-92), ou encore dévoiler ce dont est constitué le « texte » du conte intitulé « Soir d'Halloween » : « Beuh ! » (p. 66).

Bref, *La taverne du Coq à l'âne* et autres contes saura réjouir le lecteur avide d'histoires dans lesquelles on présente avec beaucoup d'élégance les sujets salaces, d'histoires fortement influencées par les lectures littéraires de l'auteur et d'histoires qui réinventent l'enfance – celle de l'écrivain et celle du lecteur.

STEVE LAFLAMME

BERNARD PIVOT
100 mots à sauver

 Albin Michel, Paris
 2004, 128 pages
 (Coll. « Les dicos d'or »)

Bernard Pivot, tout au long de sa carrière à la télévision, aura eu une qualité rare : il aura été une star qui a fait vendre des livres. Sa notoriété lui a donc été acquise par son amour des mots, et par sa pratique de ce qu'il a appelé le « métier de lire ». Avec la publication d'un petit dictionnaire personnel des *100 mots à sauver* dans la langue française, il continue à se vouloir le défenseur d'une certaine idée de la langue, où les mots valent souvent plus pour leur beauté que pour leur fonctionnalité.

Ce petit livre n'est pas le fait d'un spécialiste : Pivot n'a aucune qualité de linguiste, et son ouvrage ne sera jamais une référence pour qui s'intéresse à l'étymologie, à la lexicologie ou à l'histoire de la langue. Mais les *100 mots à sauver* valent pour leur existence même, et ils deviennent aussi émouvants que toute espèce animale menacée de disparition. L'auteur les a choisis de manière arbitraire et les présente tour à tour avec des définitions qui tiennent le plus souvent du commentaire. Il évalue leurs chances de survie par leur présence ou non dans les deux principaux dictionnaires courants que sont *Le Petit Larousse* et *Le Petit Robert* (éditions de 2003). Et il complète, comme il se doit, chaque entrée par au moins une citation littéraire.

Le petit dictionnaire de Pivot est à lire, simplement pour le plaisir de retrouver les jean-foutre, les fesse-mathieux, les mirliflores ou les jocrisses voyageant en patache vers les lupanars du septentrion, où ils pourront soulager leurs génitoires avant de s'esbigner dès potron-minet sans craindre les robins.

GILLES PERRON

CHANTAL THOMAS
Souffrir

 Éditions Payot & Rivages, Paris,
 2004, 222 pages
 (Coll. « Manuels Payot »)

Il fut un temps, nous rappelle Chantal Thomas, où la souffrance servait de sauf-conduit pour accéder à un bonheur d'ordre supérieur : le bonheur céleste. Aujourd'hui, avec la perte de repères occasionnée par l'effacement progressif de la religion et de la foi chrétienne dans le monde industrialisé, la souffrance serait devenue chose inutile, pour ne pas dire encombrante ; elle se-

... pour le plaisir de retrouver les jean-foutre, les fesse-mathieux, les mirliflores ou les jocrisses voyageant en patache vers les lupanars du septentrion...



rait devenue un état honteux qui freine la productivité de tout ordre et dont il faut savoir se guérir seul. Entre ces deux visions antagonistes, toutefois, il existe et se présente un large éventail de types de souffrance, tant morales que physiques, et diverses façons d'en mesurer les manifestations et les effets.

Nourries par de nombreuses lectures, enrichies de pensées philosophiques et éclairées par quelques expériences personnelles, les réflexions de Chantal Thomas – incomplètes et subjectives selon ses propres dires – sur l'impensable sujet de la souffrance forment ici une sorte de dictionnaire qui n'a pour seule règle directrice que l'ordre alphabétique selon lequel chacune des entrées est placée. De « Abandon » à « Zorne ou la colère » – l'arbitraire du choix des titres fait parfois sourciller –, on se retrouve devant un recueil fort hétéroclite qui n'a pour seule intention que de rendre « dicible » un état par essence indicible. L'auteure, en introduction, présente d'ailleurs les limites – honnêtes et fort respectables – de son travail : « [...] je le crains, aucune technique, ni méthode n'émergera de ces pages. Ces fragments resteront sans prolongements symboliques. Ils ne trouveront pas à se loger dans une continuité qui adouciraient leur aspérité, les introduirait dans une logique ou dans une vision consolatrice » (p. 21). Ce traité n'a donc rien à faire d'une sorte de « psychologie populaire » qui entend expliquer le « pourquoi » pour donner ensuite les clés d'un « comment ». Tâche invraisemblable probablement puisqu'il n'y a pas de bonnes ni de mauvaises façons de souffrir. D'ailleurs, quelques-unes de ces

Bernard Pivot
100 mots à sauver


■ Albin Michel

Chantal Thomas
 souffrir


plus célèbres façons sont passées en revue : sadisme, mysticisme, masochisme, stoïcisme, etc. Ainsi des grands maîtres de la souffrance, dont l'inévitable marquis de Sade, sont convoqués à la barre. Les nombreux portraits d'hommes et de femmes, ainsi que l'apport de plusieurs écrivains et philosophes – dont Nietzsche, Dostoïevski, Mme de Staël, etc. – qui ont manifestement nourri la réflexion de l'auteure permettent de dresser un tableau fouillé, mais plutôt statique du rapport complexe que l'humain entretient avec la souffrance.

Ces « fragments » qui nous sont présentés oscillent entre la dissertation littéraire et l'essai d'essence autobiographique. Quoiqu'offrant une vision complémentaire, ces deux approches détonnent parfois l'une par rapport à l'autre. Le changement de ton, le contraste entre la figure évanescence du « je » et celle bien définie des personnages historiques et, surtout, le curieux mélange entre Histoire (l'auteure est spécialiste du 18^e siècle) et modernité obligent un constant effort de réajustement des perspectives de lecture et d'ap-

préhension du sujet. Toutefois, l'intérêt de cet ouvrage réside d'abord dans cette originalité et dans la sinuosité du parcours que l'auteure nous incite à suivre. Il est dommage, cependant, qu'au terme de celui-ci nous ne puissions aller plus avant dans la synthèse que Thomas propose, à savoir, d'une part, qu'il y a un plaisir de souffrir et, d'autre part, que la souffrance est peut-être le seul moyen d'atteindre son envers, l'avènement de la joie (p. 215).

MANON AUGER

ÉTUDE

ROSELINE TREMBLAY

L'écrivain imaginaire.

Essai sur le roman québécois 1960-1995

Hurtubise HMH, Montréal

2004, 600 pages

(Cahiers du Québec, Coll. « Littérature »)



L'auteure convoque, parmi les 158 romans qui comportent un écrivain dans l'intrigue, 22 romans qu'elle étudie d'une façon systématique en regard de la représentation sociale de l'écrivain.

Fruit d'une thèse de doctorat préparée sous la direction du professeur Jacques Allard, qui signe d'ailleurs la préface, *L'écrivain imaginaire*, sous-titré *Essai sur le roman québécois 1960-1995* est, à n'en pas douter, l'une des grandes études à être consacrée, depuis plusieurs années, au roman québécois. L'auteure, Roseline Tremblay, professeure de littérature à la St. Lawrence University de New York, poursuit là où s'arrêtait le regretté André Belleau dans son *Romancier fictif. Essai sur la représentation de l'écrivain dans le roman québécois*, publié en 1980, mais réédité en 1998 chez Nota bene. Privilégiant l'approche sociocritique mise de

l'avant par Claude Duchet, l'auteure convoque, parmi les 158 romans qui comportent un écrivain dans l'intrigue, 22 romans qu'elle étudie d'une façon systématique en regard de la représentation sociale de l'écrivain. Divisée en trois parties, d'inégales longueurs, l'étude comporte une dizaine de chapitres. Après avoir soigneusement défini son approche et précisé dans une langue claire un certain nombre de termes plus savants, comme le sociogramme (chapitre 1), l'auteure nous donne à lire (chapitre 2) une fort intéressante étude sur les dictionnaires et sur les différentes définitions du mot écrivain à travers les siècles. À lui seul, ce chapitre, qui débouche sur une étude de la langue à l'époque contemporaine, vaut le détour.

La deuxième partie est nettement plus longue, ce qui s'explique par le fait qu'elle est vraiment le corps de l'ouvrage. Roseline Tremblay, en six chapitres, nous propose sa typologie du roman en regard du personnage du romancier, depuis « Le perdant » chez Gérard Bessette, André Major et Marie-Claire Blais, jusqu'au « Névrosé » (Gilbert Larocque, Gérard Bessette, Fernand Ouellette et Yvon Rivard), en passant par « L'aventurier » (Hubert Aquin, Jacques Godbout, Madeleine Monette, et Jacques Poulin), « Le porte-parole velléitaire » (Marie-Claire Blais, Victor-Lévy Beaulieu, Michel Tremblay et Robert Lalonde), « L'iconoclaste » (Réjean Ducharme, Yolande Villemaire, Régine Robin et Madeleine Ouellette-Michalska). Ces titres ne me semblent pas toujours bien trouvés, surtout « Le perdant », car, pour moi, Antoine Plamondon, le héros cabochon d'André Major, n'est pas un perdant, même s'il ne réussit pas son programme de devenir un intellectuel. Il y a dans ce roman de l'espoir, surtout qu'il a appris à se connaître et à connaître les autres. Il a fait son apprentissage – *Le Cabochon* est un roman d'apprentissage, au sens où l'entend, par exemple, Simone Vierre –,

contrairement à Jodoin, le héros du *Libraire*, qui me semble davantage un iconoclaste, est un être profondément social, qui croit en sa mission et qui entend bien continuer à développer sa conscience sociale. Antoine prépare la génération nouvelle. Comme Jodoin, il favorise l'avènement de la Parole. Décidément le mot « Perdant » pose problème.

Il me faut préciser toutefois que les analyses que propose Roseline Tremblay sont bien menées et fort pertinentes. Il est cependant un reproche que l'on peut formuler : l'auteure ne précise pas les critères qui l'ont amenée à choisir tel ou tel roman par rapport à tel autre. On ne comprend pas qu'elle ait négligé les jeunes auteurs de la génération dite de la désespérance, les Louis Hamelin (*La rage*, qui ne figure pas dans la liste des romans comportant un personnage romancier, fournie en annexe), Christian Mistral (*Vautour et Vamp*), Gaétan Soucy (*La petite fille qui aimait trop les allumettes*), etc., sans oublier Monique Larue (*Copies conformes*, surtout) et quelques autres. En ce sens, les dates qui apparaissent dans le sous-titre sont trompeuses, car, dans les œuvres analysées, seul *Le Petit Aigle à tête blanche* (Robert Lalonde) dépasse les années 1990.

Dans la dernière partie, l'auteure propose une pénétrante étude du sociogramme et du sociogramme de l'écrivain québécois, qui, elle aussi, vaut le détour.

Quant à la bibliographie, elle comporte des trous. Aucune fiche de lecture publiée dans *Québec français*, par exemple, pas même l'ouvrage *Le roman québécois*. De Maria Chapdelaine à Volkswagen blues. Et il faut déplorer certaines erreurs : le directeur du tome VI du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* est Gilles Dorion et non Maurice Lemire, et le tome VII aurait mérité de figurer sous le nom de son directeur.

AURÉLIEN BOIVIN

SUZANNE MYRE

Humains aigres-doux

Les Éditions Marchand de feuilles
Montréal, 2004, 159 pages

La quatrième de couverture nous dit que Suzanne Myre est « la nouvelliste la plus décapante de la nouvelle génération d'auteurs québécois ». Je suppose que l'éditeur a succombé devant le superlatif, quelques jours après que Myre se voyait attribuer le Prix Adrienne-Choquette pour son recueil précédent, *Nouvelles d'autres mères*, une série de tableaux bouleversants où elle fait le bilan de la vie d'une mère que la narratrice accompagne jusqu'à la mort. Elle reprend la même formule dans son troisième livre : sous sa plume toujours aussi ironique, voire cynique, Myre dessine des portraits d'un ensemble de personnes plus ou moins interreliées. Elle crée une sorte de famille dysfonctionnelle, à laquelle appartiennent aussi bien la narratrice, une amie, l'amie de cette dernière, Chrystelle, et son frère, puis un barbier psychopathe, un perroquet... Et tous parlent, parlent sans arrêt. Leur discours nous montre une société quelque peu apparentée à celle des années 1960, *hip* et *in*, obéissant aux lois et aux goûts (?) esthétiques de l'heure, mais désorientée et atteinte d'un profond malaise qu'elle cache par des formules toutes faites. À l'exception de la narratrice, bien entendu.

En fait, rien de très comique ni de drôle dans ces personnages ou ces lieux. Cette fois, Myre s'abstient de la compassion qui avait dominé son livre précédent. Ici, chaque personnage sera assassiné, d'une manière ou d'une autre, froidement. De là se dégage une lassitude certaine après les trois premières nouvelles : le lecteur a vite compris la recette, le ton est prévisible, il pourra rire (?) aux bons endroits. Mais aucune nouvelle n'incite à la réflexion, au doute, au questionnement de la part du lecteur. Les portraits ne sont ni inquiétants, ni clairement dessinés : il ne suffit pas de décrire l'apparence physique (du barbier, par exemple, ou les cheveux de Chrystelle) pour laisser deviner ce qui se passe dans leur tête. On soupçonne peu de chose. Des nouvelles décapantes ? Non, décevantes.

Une dernière réticence, qui concerne la construction des recueils : s'agit-il encore de nouvelles ? De nos jours, tout semble permis. Une nouvelle peut même tenir en une phrase, pourvu qu'elle incite le lecteur à suivre la pensée entamée – il se fabrique lui-même le reste. Ici, les textes sont parfois trop longs, surtout le pre-

mier et le dernier, très bavards (ce qui est aux antipodes du genre), le lien entre les personnages est forcé et superflu. Un vieil adage dit que le troisième livre d'un auteur est souvent son entreprise la plus hasardeuse : il croit avoir trouvé sa veine, il devient imprudent, ne travaille plus assez ses textes (les coquilles en font foi, ici). Dommage pour ce recueil : l'auteure aurait pu faire *beaucoup* mieux.

HANS-JÜRGEN GREIF

MICHÈLE POLIQUIN

Les yeux des autres

XYZ, Montréal, 2004, 134 pages
(Coll. « Romanichels »)

Un recueil de nouvelles peut suivre une ligne de pensée directrice et se placer dans une thématique particulière, ou encore se présenter comme un kaléidoscope de tranches de vie, des petites scènes sans lien apparent les unes avec les autres.

Dans une trentaine de textes courts, Michèle Poliquin combine habilement les deux tendances. Il est évident que ces nouvelles ont été rédigées pendant une assez longue période, une quinzaine d'années environ : certaines sont moins resserrées que d'autres, la « chute » y est trop prévisible, la dynamique moins convaincante que dans d'autres. C'est normal. Mais dans l'ensemble, Poliquin mène diablement bien sa plume, comme dans le premier texte, « Un ruban de satin jaune », mettant en scène la narratrice et l'amour qu'elle porte à sa mère, morte pendant le petit somme qu'elle se permet à la fin d'un repas en famille. Une « belle » mort pourtant, qui passe pour ainsi dire inaperçue dans l'harmonie d'un après-midi ensoleillé. Lisez le bouleversant « Le Mont Athos », où nous assistons à la mort d'un amour par la violence de l'homme. Tant d'autres textes de ce recueil (« Le géant », « Le bon gars », « Le Cyclope », pour n'en nommer que quelques-uns) nous laissent profondément ébranlés : ce qui semblait un accident dans la vie de la narratrice transcende le vécu, devient l'affaire de tout un chacun.

On ne peut écrire ce genre de nouvelles qu'après avoir pris ses distances avec leur sujet : les amours, les relations interpersonnelles, souvent ratées par la violence masculine, imprévisible, surgissant sournoisement. De là ce ton détaché permettant d'aller au fond de ce qui ne va pas dans la vie, la clarté de la perception. De là aussi les brûlures que nous infligent ces textes aux accidents de parcours qui n'en sont plus dès qu'on y regarde de près. La famille, les partenaires, la faiblesse devant celui et ceux qu'on aime, tout est étroitement lié dans ce recueil

parfaitement réussi. À la fin de la lecture, ce petit livre nous donne le sentiment d'avoir parcouru une brique, tant par l'épuisement (ces textes donnent à réfléchir, ils font appel à notre mémoire intime, décapent le vernis complaisant qu'applique le temps) que par les vagues qu'elle cause à la surface de notre vie puisqu'elles viennent du fond de notre être. C'est l'effet le plus noble de la nouvelle : faire réfléchir sans complaisance, dans une langue réduite à l'essentiel.

HANS-JÜRGEN GREIF

FRANCE DUCASSE

La mort ne tue personne

L'Instant même, Québec
2004, 153 pages

Le septième ouvrage de France Ducasse marque de façon éclatante son retour à L'Instant même : *La mort ne tue personne* est un recueil de six nouvelles (regroupées en trois sections) qui se complètent dans leurs différences, par des renvois ou des échos aux nouvelles précédentes.

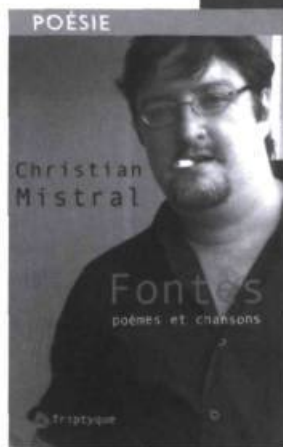
Comme le titre l'annonce, la mort est un leitmotiv et contribue à l'unité du recueil. Les titres des sections ajoutent d'ailleurs plus de force encore au titre du livre : « La mort est une petite sœur », « La mort est une forêt » et « La mort est debout ». Ce n'est pourtant pas un recueil sombre, même si la mort est présente, de diverses façons, dans les nouvelles de Ducasse : c'est que, il ne faut pas l'oublier, le recueil nous invite à croire que *la mort ne tue personne*. Il en va ainsi du jeune Lucas qui, ayant présenté la mort de son père (« Le don de la mort »), apprendra à vivre avec son absence ; de même, le noyé de l'« Île-mère et ses enfants » sera la source de rencontres pour le moins étonnantes entre des personnages proches du merveilleux. Dans les autres nouvelles, la mort est moins concrète, mais sa présence se fait sentir autrement, comme dans « Mon moine », où la tempête de verglas est l'occasion d'une renaissance dans un monastère. Toutes ces histoires sont reliées par quelques incursions d'une narratrice dialoguant avec sa fille à propos des nouvelles en train de s'écrire, rappelant au lecteur qu'il est en même temps dans le réel et dans la fiction.

La mort ne tue personne est un recueil dont l'écriture simple et maîtrisée, de même que le ton toujours juste s'inscrivent dans un projet d'écriture parfaitement mené à terme, pour le plus grand plaisir du lecteur.

GILLES PERRON



Comme le titre l'annonce, la mort est un leitmotiv et contribue à l'unité du recueil.



*Et la chatte fond sur le balcon et
Tu trouves le moyen de dormir
Soûlée de chaleur dans la plume
D'eider*

CHRISTIAN MISTRAL

Fontes

Triptyque, Montréal

2004, 182 pages

La photo de la couverture du dernier livre de Christian Mistral est conforme à l'idée que l'on se fait du personnage : dans notre monde sans fumée, il se présente cigarette au bec, et prend la pose de manière à faire res-

sortir son côté baveux. Car l'écrivain, depuis la parution de *Vamp*, n'a jamais cessé d'être lui-même un personnage, dans et hors de son œuvre. Avec *Fontes*, un livre de « poèmes et chansons » écrits entre 1985 et 2003, Mistral tente enfin de se faire reconnaître comme poète, et tant pis s'il n'est pas maudit.

Le titre du livre, en ce pays de neige, est en apparence plutôt printanier. Mais il faut plutôt le lire comme un rappel du côté cow-boy de Mistral, chez qui les mots remplacent les revolvers dans les

fontes. On trouve dans la première section du livre, intitulée « Poèmes de jeunesse », parfois inspirée du Nelligan romantique, des textes souvent réussis sur le rite amoureux ou sur les nuits (la vie) de galère, dans une forme parfois classique mais sur un ton se rapprochant souvent de celui de ses premiers romans. La seconde partie, « Poèmes publiés en revues », plus exploratoire, colle peut-être mieux au personnage public, mais donne plus facilement dans le spectacle que dans l'émotion, malgré quelques vers qui valent le détour (« Et la chatte fond sur le balcon et ° Tu trouves le moyen de dormir ° Soûlée de chaleur dans la plume ° D'eider » – « Dormant »). Cette réunion est d'ailleurs arbitraire, les poèmes n'ayant en commun que d'avoir été publiés.

C'est dans la section « Chansons », qui fait la moitié du livre, que Mistral se révèle enfin dans sa qualité de poète. Les chansons connues (« Soirs de scotch », « Pourquoi tu veux », etc.) côtoient tou-

tes celles qui, enregistrées, ont été moins diffusées, et celles qui, pour l'heure, n'ont pas encore trouvé preneur. La variété des points de vues, amenée par la collaboration avec des musiciens divers, mais aussi par la nécessité d'écrire au féminin (pour Luce Dufault en particulier), permet au talent de parolier de Mistral de trouver sa pleine mesure. Dans cette section seulement, l'auteur ajoute, à la fin de chacun des textes, un commentaire parfois assez long sur la genèse de la chanson, sur sa petite histoire, sur la relation du parolier avec l'interprète ou encore simplement sur la qualité générale du texte ; et il sait être impitoyablement lucide.

Le livre constitue, dans ses deux premières parties, une curiosité pour les lecteurs habituels de Mistral ; mais c'est dans la dernière, avec les « Chansons », qu'on peut reconnaître à l'auteur une originalité et, surtout, ce qui a fait l'intérêt de son œuvre jusqu'ici, une voix.

GILLES PERRON

MARGUERITE ANDERSEN

Parallèles

Éditions Prise de parole, Sudbury

2004, 262 pages

Quels magnifiques portraits de femmes que cette fiction documentaire de Marguerite Andersen qui consacre ce livre à son amie, l'écrivaine Lucienne Lacasse-Lovsted, décédée du cancer en 1999. Comme son amie craignait la solitude, elle prend le parti de raconter sa vie en y mêlant la sienne. Le résultat est fascinant.

Lucienne et Marguerite naissent dans les années 1920, la première à Rimouski, l'autre à Berlin. Elles sont issues de grossesses non planifiées et, parce qu'elles sont filles, leur famille respective les accueille plutôt froidement. Arrivées au monde sans y être désirées, elles prendront beaucoup de temps et d'énergie pour trouver leur place, leur identité et leur valeur dans un monde dominé par les hommes.

La mère de Lucienne, fatiguée par ses nombreuses grossesses, sombre dans la folie à la naissance de sa fille. Internée à Saint-Michel-Archange, elle meurt quelques années plus tard. Le père se

remarie, reste indifférent au sort de son enfant, qui grandit dans un immense désert affectif et intellectuel. Intéressée ni par le mariage (qui rend fou) ni par le couvent (trop contraignant), Lucienne choisit l'apostolat laïc pour fuir son milieu familial. Vers la trentaine, elle opte pour le mariage et la maternité afin de fuir l'apostolat. Aucun de ses choix ne réussit à la combler. Après 27 ans de vie conjugale, elle se sépare sans assumer sa vie de femme divorcée.

La mère de Marguerite est une bourgeoise éduquée et instruite, mariée à un intellectuel avisé, qui s'activera dans la résistance durant la guerre. Marguerite grandit et s'épanouit dans un milieu aisé et cultivé. Devenue enceinte par ignorance, elle se mariera à un Tunisien qu'elle n'aime pas et de qui elle aura malgré tout un autre enfant. Puis elle quitte son mari, voyage, étudie, se remarie, a un autre enfant. Finalement, elle s'installe en Ontario, où elle fera carrière dans l'enseignement à l'Université de Guelph.

Les deux femmes se rencontrent au crépuscule de leur vie. Elles habitent la même ville, sont seules, aiment lire et

écrire, font partie de la Société des écrivains de Toronto et se lient d'amitié. Elles partagent leur goût de la littérature, tout autant que leurs inquiétudes de mères, leurs angoisses de femmes vieillissantes, leurs souvenirs, leurs rancunes, leurs doutes, leurs sentiments de culpabilité. Effectivement, force est de constater combien la culpabilité est omniprésente dans la vie de cette génération de femmes qui se sentaient nées pour servir, obéir, s'aplatir, se résigner sans geindre. À toutes les deux, il a fallu temps, courage et détermination pour arriver à acquérir de la confiance, à se libérer, à s'exprimer, à s'affirmer. Il arrivait souvent à la très catholique Lucienne de se sentir coupable d'être libre !

En introduction, Marguerite Andersen mentionne combien elle a hésité avant d'écrire ce livre tant l'émotion était forte. Heureusement, elle n'a pas abandonné son projet d'écriture. Les portraits qu'elle fait d'elle et de Lucienne sont tellement beaux, justes, attendrissants, jamais complaisants et combien attachants. Une vraie réussite !

CÉLINE CYR

ANDRÉ VANASSE
Gabrielle Roy. *Écrire une vocation*

XYZ éditeur, Montréal

2004, 165 pages

(Coll. « Les grandes figures »)

Quarantième ouvrage de la collection « Les grandes figures », *Gabrielle Roy. Écrire une vocation* est un bel hommage qu'André Vanasse, directeur de la maison d'édition XYZ, a voulu rendre à la célèbre auteure de *Bonheur d'occasion*, vingt-cinq ans après lui avoir rendu visite dans son havre de paix de Petite-Rivière-Saint-François, en septembre 1979, et un peu plus de vingt ans après la mort de l'écrivaine, survenue en juillet 1983. Lors de cette rencontre, dont il n'avait jamais soufflé mot, Vanasse a découvert une dame âgée de 70 ans, mal en point, ravagée par la maladie et par les nombreuses déceptions qui ont marqué sa carrière. L'expérimenté professeur de littérature à l'UQAM ne manquera pas de les relever dans son récit biographique, fort bien écrit et richement documenté. Cette rencontre, qui avait pourtant fort mal commencé, au point que le lecteur que je suis en est venu à douter de la générosité de celle qui avait écrit *Ces enfants de ma vie*, récit qui m'avait à la fois ému et fasciné. Il faut dire que la riche et imposante biographie de François Ricard, publiée avec tambour et trompette en 1996 (*Gabrielle Roy. Une vie*, Boréal), avait déjà contribué à semer le doute chez moi et à ramener sur terre cette Manitobaine d'origine qu'on avait élevée sur un piédestal au cours de mes études. À la lec-

ture du récit de Vanasse, je ne suis plus si sûr qu'elle fut une femme si admirable qu'on l'a dit. Son ambition, sa façon de se comporter avec certains membres de sa famille, sa réclusion, son manque de sociabilité la rendent moins sympathique, voire antipathique. C'est que Gabrielle Roy, et le récit de Vanasse le montre fort bien, fut un être partagé, divisé entre sa province d'origine et le Canada, d'une part, le Québec de l'autre, souvent dépressive, ambitieuse aussi, qui aurait voulu renouer, d'une œuvre à l'autre, avec le succès fabuleux de *Bonheur d'occasion*, qui lui a permis de vivre un véritable conte de fées. Mais, d'une œuvre à l'autre par la suite, jusqu'à la parution de *Ces enfants de ma vie*, elle s'est défendue d'être l'auteure d'un seul livre. Car de *La petite poule d'eau*, en passant par *Alexandre Chenevert*, *La montagne secrète* et *Rue Deschambault*, entre autres, ses œuvres ne recevront pas, mais loin de là, l'accueil réservé à son premier roman. Elle a donc dû s'accrocher à sa vocation d'écrivaine dans l'espoir de renouer avec son public qui lui est resté fidèle. Cela, Vanasse en est convaincu.

Quoi qu'il en soit, Gabrielle Roy, il faut le dire, a marqué la littérature, tant la canadienne-française que la québécoise. Elle a sans doute sacrifié une partie de son bonheur à l'écriture, elle qui n'a guère eu de succès en amour, si ce n'est avec Henri Girard, un célèbre journaliste à l'époque où elle travaillait au *Bulletin des agriculteurs*, où elle a rédigé des reportages de grande qualité sur divers coins du Québec et sur des groupes eth-

Son ambition, sa façon de se comporter avec certains membres de sa famille, sa réclusion, son manque de sociabilité la rendent moins sympathique, voire antipathique.

niques de sa province natale. Elle est disparue, sans connaître, un peu comme Louis Hémon, le succès de son œuvre maîtresse, depuis 1945, soit *La détresse et l'enchantement*. Il faut certes savoir gré à André Vanasse de nous donner à lire un récit tout empreint d'émotion et de gratitude. Je suis sûr que Gabrielle Roy, dans son autre havre où elle connaît repos et sérénité, a su lui pardonner quelques indélicatesses qu'il avoue non sans remords.

AURÉLIEN BOIVIN



REVUE

NATHALIE WATTEYNE [dir.]
Les cahiers Anne Hébert 5
« Dimensions poétiques de l'œuvre d'Anne Hébert »

Université de Sherbrooke/Fides

2004, 172 pages

Premiers depuis l'accès de Nathalie Watteyne à la direction du Centre Anne Hébert, les *Cinquièmes Cahiers Anne Hébert* proposent un regard sur les *Dimensions poétiques* de l'œuvre de l'écrivaine, décédée il y a déjà quatre ans.

André Brochu inaugure le recueil en analysant le matérialisme de l'auteure comme une reconstruction du monde. Loin de l'idéalisme de ses contemporains, Anne Hébert plonge dans les racines de l'humain dépouillé de tout ce qui ne lui est pas essentiel. Connotations païennes, mythiques et sacrées s'agencent dans cette création poétique unique.

Pascale Mongeon se penche ensuite sur la dimension poétique en tant que facteur qui transcende la culture, la nation. Célébrée au Québec comme en France, l'œuvre d'Anne Hébert y est pourtant perçue de manière radicalement différente : jeune et fraîche outre-Atlantique, solide et mature ici, elle révèle en fait son universalité.

Universalité qui est aussi pressentie par Nathalie Watteyne, mais à l'intérieur même de l'œuvre. À l'encontre des analyses habituelles qui établissent une rupture notable entre *Le tombeau des rois* et *Mystère de la parole*, elle y voit plutôt la récurrence du sujet poétique dans une quête identitaire toujours problématique, inscrite dans un « lyrisme de cruauté et de dénuement ».

Marilyn Randall approfondit alors l'analyse du sujet poétique, de la figure

des poètes manqués stigmatisés par cette cruauté et ce dénuement, souvent dus à la présence d'une mère dévorante. La poésie tente les fils, mais ne fait que les attirer vers le vide et la mort. La lutte entre vie et mort, lumière et ténèbres symbolise leur quête. Seule une fille, la Lydie de *L'enfant chargé de songes*, incarnera la figure poétique en parvenant à réunir en elle-même les pôles morbide et lumineux.

C'est aussi le jeune personnage féminin qui intéresse Christine Robinson. Le parcours initiatique des adolescentes hébertiennes se construit autour de deux axes : les codes sociaux, transmis par une figure maternelle, et les codes sexuels, qui sont marqués par l'idéalisme et la déception. Seules les héroïnes les plus récentes, moins conformistes et plus actives, vivent dans un monde à leur mesure.

Cette question du conformisme se trouve d'ailleurs au cœur de la figure gitane du *Torrent*. Amica la gitane y est la métaphore du manque à vivre ressenti par François, incapable de confiance et de rencontre humaine. Ben Z. Shek appuie son analyse sur une comparaison avec le gitan de D. H. Lawrence. Méfiance et désir sont focalisés sur ce personnage troublant.

C'est sur cette notion que se closent ces cinquièmes *Cahiers*. Robert Harvey expose les traces de l'intertextualité entre *Le tombeau des rois* et *Les fous de Bassan*. Méfiance et désir sont le thème double qui marque l'unité de l'œuvre autour d'une mémoire aussi douloureuse qu'obliérée. Tout ce qu'est l'adulte est créé chez l'enfant. À l'adulte alors d'apprendre et de faire ses choix grâce à la mémoire individuelle et collective que nul ne devrait ignorer.

La préface de Neil Bishop de l'édition roumaine des *Enfants du sabbat* complète le recueil en rappelant l'aspect transgressif du roman et son appartenance au fantastique.

Nathalie Watteyne a donc repris avec brio la direction du Centre et des *Cahiers Anne Hébert*. Le cœur de l'œuvre hébertienne y est analysé, observé dans son essence et ses multiples facettes, son aspect poétique en étant à la fois le plus évident et le plus complexe constituant.

ANNE FONTENEAU

LISE GAUVIN et ANDREA OBERHUBER [dir.]

« Réécrire au féminin ;
Pratiques, modalités, enjeux »
Études françaises

Montréal, les Presses de l'Université de
Montréal, vol. 40, n° 1
2004, 177 pages

Si l'écriture au féminin est analysée, étudiée et décortiquée depuis des années, la réécriture au féminin garde encore ses secrets. Ses pratiques et ses modalités sont ici passées au crible pour permettre de mieux en faire comprendre les enjeux.

Lise Gauvin explore d'abord le phénomène de la réécriture comme une pratique pluriforme, à partir de trois moyens (contre-discours, adaptation et déplacement) qui inscrivent le féminin au cœur de la littérature. Mireille Calle-Grüber se penche plus précisément sur la réécriture des essais de Montaigne par Hélène Cixous. Ce genre littéraire foncièrement exploratoire facilite, par le différé, l'inscription de soi et évite la simple réédition/actualisation de l'œuvre repensée.

Les trois études qui suivent analysent des auteures de la francophonie qui uti-

lisent des hypotextes. Christiane Ndiaye interroge des écrits féminins antillais et maghrébins qui ont remonté et réécrit les temps mythiques jusqu'au point de rupture qui sépara les sexes. Ces écrivaines retrouvent un imaginaire où s'exerce le langage du cœur. Farah Aïcha Gharbi explore les procédés de Assia Djebar, qui réécrit non pas une œuvre littéraire, mais des œuvres picturales. Le recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement* est inspiré de tableaux romantiques de Delacroix et cubistes de Picasso. Djebar conjugue les espaces diégétiques du rêve et de la mémoire pour donner une nouvelle existence à ces femmes. Il s'agit donc d'une réécriture de la peinture dans la littérature. C'est aussi aux femmes du soleil de Andrée Chédid que Jean-Philippe Beaulieu consacre son étude. L'auteure réécrit l'histoire des femmes oubliées dans l'Histoire des hommes. Elle réunit les données mythiques, historiques, sociologiques et fictives pour donner une vie forte, profondément enracinée à des femmes réelles (Nefertiti), fictives (la femme de Job) ou présumées (Lucy, la première femme préhistorique retrouvée).

De retour dans la francophonie du Nord, nous plongeons dans la réécriture du métissage qui se trouve au cœur de *Rouge, mère et fils*, de Suzanne Jacob. Doris G. Eibl analyse le personnage mythique du Trickster, inquiétant certes, mais qui permet de faire les liens entre passé et présent, individus et collectivité. Comme le métissage, la réécriture est le détournement de l'ancien pour un nouveau, à la fois différent et identique.

Nous retrouvons enfin, dans la dernière étude sur ce sujet, signée Andrea Oberhuber, Amélie Nothomb et la réécriture postmoderne. Dans les romans de la célèbre auteure belge se trouve le recours aux mythes fondateurs de nos sociétés, mais ces mythes sont désacralisés, côtoient les petits récits et, surtout, sont passés au crible de l'ironie dans un but ludique. Tout comme l'idéologie postmoderne qui décortique le passé pour construire un présent pluriforme, la réécriture déconstruit des textes antérieurs et en construit de nouveau en utilisant des matériaux anciens, remis au goût du jour.

Tel est peut-être l'objet de toute réécriture au féminin : détourner un métarécit, qu'il soit l'œuvre d'un homme ou d'une femme, de sa voie(x) originelle pour recréer des mondes « autres », sans se laisser limiter à la simple traduction d'écrits masculins en écrits féminins.

ANNE FONTENEAU

ROMAN

YING CHEN
Quatre mille marches

Boréal, Montréal

2004, 127 pages

(Coll. « Papiers collés »)

Voici, après six romans, le premier recueil d'essais de Ying Chen, où elle réfléchit sur sa condition d'allophone (et pas nécessairement d'« exilée »), l'écriture, le sens à donner à la littérature, l'auto-traduction, ses relations avec autrui. J'ai souligné tant de phrases dans ce livre, j'aimerais les citer toutes, tant elles sont importantes pour mieux saisir les raisons qui poussent Chen à écrire. Car la rédaction de ses romans est une nécessité pour elle au point qu'on craint pour sa survie si elle était condamnée au silence. Dans son « Carnet de voyage en Chine », elle dit : « Mon véritable foyer est là où je deviens ce que je veux être ». Plus tard, elle donne la réponse à la question implicite que nous nous posons : « Je n'ai aucun message à livrer, aucune particularité chinoise à étaler. Je ne m'adresse pas au monde extérieur, mais m'achemine vers l'intérieur. Je veux simplement me rapprocher du moi [...], descendre encore et encore dans la profondeur du moi... » (voir « Fin des Lettres chinoises »). Du coup, le but de ses romans après *Les Lettres chinoises* devient on ne peut plus clair : toujours un dialogue entre une morte et une vivante où la première creuse la question du sens de la vie, de ce qui la rend amère. Les mortes de Chen ne trouvent pas de repos avant d'avoir obtenu la clé du mystère qu'a été leur vie. Le sujet est inépuisable.

Il est frappant de constater à quel point l'auteure met en doute ses capacités d'écrire en français, demeurant incapable (mais serait-ce souhaitable, ou possible ?) de se détacher de la Chine. Elle est partie de Shanghai puisqu'elle n'a pas pu y être ce qu'elle voulait, ses parents restent perplexes devant les livres de leur fille, qui se sent « handicapée » par son « retard linguistique », en d'autres termes, qui ne se sent pas à la hauteur de formuler ses questions, ses angoisses, la dure vie dans une langue qui n'est pas la sienne. Elle n'arrive pas à faire le deuil de la Chine, tente de se réconcilier avec la culture chinoise en traduisant *L'ingratitude*, mais ne supporte pas le folklore et la littérature ethnique qui aident pourtant, comme on le sait, non pas à clore le dialogue avec la culture du pays d'origine, mais permettent à l'écrivain de passer à autre chose. Puisqu'elle a sauté cette étape, le dard

reste, il la blesse continuellement, s'avère nécessaire à cette écriture d'une sobriété, d'une austerité rares.

Qu'on ne s'attende pas à des compromis de la part de cette auteure : son amour pour son fils (« Lettre d'Umbertide ») est aussi admirable que celui porté au français, même si elle lui semble la pierre de Sisyphe. Mais plus exceptionnelle encore est la ténacité avec laquelle elle poursuit son but, celui d'« être ».

HANS-JÜRGEN GREIF

ANDRÉE DANDURAND

Sous la peau des arbres

VLB éditeur, Montréal

2004, 185 pages.

Née à Chicoutimi, Andrée Dandurand a étudié à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal et à la Sorbonne en sociologie de la littérature. Elle a exercé plusieurs métiers, dans les domaines de l'information, de l'éducation, du cinéma et de la culture. Son expérience de travail à titre de journaliste dans diverses capitales latino-américaines semble avoir inspiré la trame de fond et les deux personnages de son troisième roman, *Sous la peau des arbres*. Car même si l'histoire se déroule en grande partie en plein centre-ville de Montréal, les nombreux retours en arrière ramènent le lecteur dans la chaleur et l'exotisme de l'Amérique latine.

Tout d'abord, il y a Nadia Eskerembar, jeune artiste-peintre originaire de San Miguel partie étudier les beaux arts à Buenos Aires. Sous la tutelle d'un peintre connu, à la fois son amant et son mentor, Nadia se rend compte au bout de quelques années de sa stagnation artistique. Réalisant qu'elle ne veut plus vivre dans l'ombre de son guide, elle profite d'une invitation dans le cadre d'un échange d'artistes pour se rendre en Amérique du Nord. Confrontée à une ville inconnue et à des paysages étrangers, elle espère que cette rupture et ce déracinement lui permettront de trouver sa propre identité picturale. Elle sillonne les rues de Montréal, explore les quartiers et les musées avec l'attention d'une femme qui pose un nouveau regard sur la vie. Le recul lui permet de non seulement réapprivoiser son art, mais également d'écouter ses désirs et ses rêves.

On retrouve aussi Rosalia Gomez, servante dans une famille bourgeoise de Buenos Aires. Lorsque Monsieur Meneses est muté au Canada, il invite Rosalia et son plus jeune fils à les accompagner, lui et sa famille, car il ne

peut imaginer que leur fils Esteban, handicapé, « puisse se passer de la présence de Rosalia ». La servante ne désire pas s'éloigner de son pays natal, de ses deux aînés qu'elle a placés chez sa cousine, le temps de trouver les moyens pour les garder près d'elle. Pourtant, malgré ce que sa volonté lui dicte, elle accepte de traverser les deux Amériques espérant que ce déracinement lui permettra de se sortir de sa servitude et de recommencer une nouvelle vie.

Sous la peau des arbres esquisse les destins de ces deux femmes exilées, expatriées. Même si tout semble éloigner les deux personnages, Montréal reste pour elles un lieu de renouveau et de liberté. « Pour croire avec ce qu'elle peignait, pour en épouser la forme, il lui fallait s'en pénétrer, s'y immerger jusqu'à ne plus être que l'essence même de l'objet dessiné ou peint » (p. 79). Voilà ce que comprend Nadia, et cette révélation ne vaut pas seulement pour son art, mais également pour la vie elle-même. Car c'est dans le déracinement que les femmes se trouveront enfin, qu'elles réapprendront à vivre.

Dans ce roman, tout se passe en douceur, en lenteur. L'écriture intimiste donne la primauté aux sentiments et aux émotions des personnages. Peu de dialogues jalonnent le texte, et l'intrigue est ténue également. Le lecteur habite les pensées des deux femmes et poursuit avec elles leurs interrogations et leurs angoisses. *Sous la peau des arbres* laisse davantage place à l'introspection, au discours intérieur. Ce trop-plein de confidences et d'émotions oppresse à quelques reprises. Les nombreuses répétitions alourdissent le texte qui n'est déjà pas très long. Pourtant, le roman possède de très belles métaphores, des images prises comme des instantanés qui agrémentent la lecture. L'écriture permet au lecteur de réfléchir, en parallèle avec les personnages, sur l'art et la vie, sur la liberté et sur l'importance de se sentir soi.

MARIE-MICHELLE POULIN

SYLVIE DESROSIERS

Voyage à Lointainville

La courte échelle, Montréal

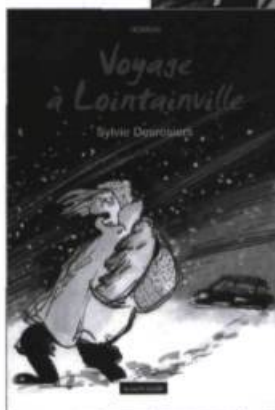
2004, 197 pages

Les jeunes lecteurs connaissent bien Sylvie Desrosiers. Et les adultes commencent aussi à se rendre compte qu'elle existe, alors qu'elle publie pour eux un quatrième roman : *Voyage à Lointainville*. Lointainville, c'est cette localité perdue où l'écrivaine et narratrice, Léa, se rend à titre d'invitée d'honneur du Salon du livre local. Son voyage, ainsi que son séjour dans la ville, seront à la fois perturbés et agrémentés par la présence, visible et audible pour elle seule, du fantôme d'un homme après qu'elle l'ait vu s'enfoncer dans l'eau glacée avec sa voiture. Ce fantôme, plutôt « collant » à son gré, lui permettra pourtant de faire le point et de revenir en paix avec elle-même.

Le roman de Desrosiers ne quitte jamais la légèreté de ton et le style ironique qu'elle a développé au fil des livres. *Voyage à Lointainville*, on s'en doute, est donc plus humoristique que méditatif. Le noyé n'est jamais inquiétant, et Léa est plus dérangée par sa présence que par son état de mort-vivant. Croyant d'abord à une création de son esprit fatigué, elle admet rapidement cette présence auprès d'elle sans en trop questionner la rationalité : un mort est un interlocuteur aussi valable que n'importe quel autre homme.

Il ne faut donc pas attendre de ce roman sans prétention plus qu'il ne promet. Mais il ne faut pas s'y tromper non plus : il a tout de même beaucoup à offrir. Les personnages sont vivants, l'histoire est réjouissante, et les interrogations sur l'amour, la condition féminine, la quarantaine ou la création ne perdent rien à passer par le registre de l'humour. Il n'y a pas de raison de boudier son plaisir.

GILLES PERRON



Il n'y a pas
de raison
de boudier
son plaisir.

FRANCINE GRENON*La folle de la gare*

Les Éditions JCL, Chicoutimi

2004, 168 pages

La folle de la gare a valu à son auteure le prix de la Plume saguenéenne 2003. Ce prix littéraire annuel couronne un ouvrage inédit dont l'auteur est originaire de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean (incluant la Côte Nord et Chibougamau-Chapais) ou y habite depuis plusieurs années. Le prix comprend notamment une bourse couvrant les frais de promotion et de diffusion du livre ainsi que la participation de l'auteur à un événement littéraire francophone à l'étranger.

La lauréate de l'année 2003, Francine Grenon, est une nouvelle venue dans la littérature. Son premier roman, bien qu'il ne fasse qu'un tout petit livre et qu'il soit en partie épistolaire, présente une action relativement complexe dont les ramifications inattendues soutiennent l'intérêt. Les diverses péripéties, qui paraissent éparpillées au début, convergent rigoureusement pour conférer à l'ouvrage une solide unité.

Arrêtée pour délinquance, Nathalie est condamnée au seuil de sa majorité à des travaux communautaires qu'elle devra réaliser en dehors de sa ville d'où elle est chassée pour un temps indéterminé. Son procureur la met en contact avec Mathilde, une vieille dame pour le moins originale et déroutante, en qui elle reconnaîtra son caractère bouillant et entier et de qui elle finira par s'enticher. Au fil du roman, le lecteur est amené à découvrir le passé de divers personnages, celui de Nathalie, en particulier, un passé où chacun a vécu un drame personnel dont il se remet comme il peut.

La folle de la gare, pourtant, est loin de sombrer dans le mélodrame ou le larmoiement. Le ton en est au contraire plutôt léger, quelquefois caricatural et un peu sarcastique. Les personnages que le livre nous présente sont vigoureux, hauts en couleur, essentiellement cohérents dans leur anticonformisme ; s'ils se laissent quelquefois démonter par les événements, ce n'est jamais que temporaire et leur tempérament énergique et volontaire reprend bientôt le dessus. Il y a dans ce livre tous les aléas de la vie et de la misère humaine, mais ces réalités nous sont pré-

sentées par le côté positif, celui de la rédemption. Il faut cependant noter que certaines des réactions de Mathilde peuvent surprendre ou choquer, en raison même de leur outrance.

Francine Grenon s'affirme déjà par la construction solide de ce premier roman et par la vie intense qui l'anime. Elle se distingue aussi par son style percutant qui n'est pas la moindre de ses séductions. Sa mise en scène lui permet de remettre en question certaines idées reçues ainsi que certains comportements sociaux qu'impose la bienséance à la langue de bois. Certains moments du livre ont une saveur bien particulière, une originalité pleine de promesses. Une auteure à surveiller.

CLÉMENT MARTEL

MARIE GAGNON*Des étoiles jumelles*

VLB éditeur, Montréal

2004, 216 pages

Deux intellectuels universitaires amoureux, Emma et Jean-Marie, n'ont qu'une fixation : leur quête de l'absolu. Seulement, celle-ci les mène toujours de plus en plus loin. L'héroïne devient leur muse. Ils hypothèquent leur mode de vie confortable pour parvenir le plus près possible de cet idéal. Itinérants, êtres de la rue, ils sont contraints au vol pour se permettre leur dose quotidienne, le café de la journée. Mais Jean-Marie tombe malade. C'est sur Emma que choisit la lourde responsabilité : la totalité des larcins commis. Elle dépouille les riches librairies pour revendre aux plus démunis. Un vol de trop pour Robin des Bois... Emma échappe à la prison, mais est contrainte à une cure de désintoxication. Pas n'importe laquelle cependant : celle du Centre Nuit et Jour. La directrice, « Sainte Diane la garce », fait subir à ses résidents un climat digne de la secte la plus sadique. Humiliations collectives, manipulations psychologiques, chantage émotif ; tout conduit à faire d'eux des sevrés de la drogue certes, mais avant tout des êtres vidés de leur essence, de leur personnalité. À force d'entêtement, Emma se construit une carapace pour tenter de subsister dans cette jungle peuplée de loups qui s'entredéchirent. Son amour inconditionnel pour Jean-Marie en bandoulière, Emma fonce. Pourront-ils demeurer des étoiles jumelles et graver l'une autour de l'autre ?

Marie Gagnon, qui a elle-même connu les affres de la dépendance à l'héroïne, de l'itinérance et d'une maison nommée « la rue », signe avec brio son premier roman. Des dialogues qui écorchent, des commentaires intérieurs mor-

dants, une narration inattendue et touchante ; bref, une fiction extrêmement bien ficelée. On ressent la froideur des sentiments d'Emma que l'on voudrait sortir de là. La cruauté des personnages fait frémir, mais elle le fait d'autant plus que cette histoire est vraie.

ARIANE OUIMET

FRANÇOIS GUÉRIN*Sur la piste de Callas*

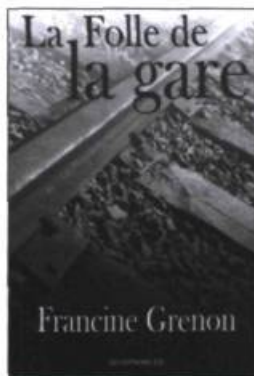
Les Éditions JCL, Chicoutimi

2004, 292 pages

Avec *Sur la piste de Callas*, François Guérin signe son quatrième roman. Ce n'est pas rien, surtout si l'on considère que sa première publication date de 1998 à peine. Il faut aussi signaler que Guérin a développé, avec ses trois derniers ouvrages, une approche originale du roman, qui prend sa source dans une documentation rigoureuse sur un sujet donné, dont les principaux éléments sont livrés au public à travers une fiction assez ingénieuse pour attirer l'attention et captiver. Ainsi, à la suite d'une première œuvre sans grand mérite, *Mémoires d'outre-bombe*, il publie successivement *Le Germe*, un livre à saveur policière qui aborde les arcanes de l'œnologie, et *Messire Benvenuto*, une biographie romancée plutôt singulière de Benvenuto Cellini, orfèvre et sculpteur italien du XVI^e siècle.

À peine sorti des presses, c'est le chant classique qui se retrouve en évidence avec son dernier roman. Et ce, par le biais d'une intrigue imaginée autour de la cantatrice Maria Callas. À l'occasion d'un concert, Mathieu, le narrateur auteur, entre en contact avec Audrey, une aveugle qui rédige des critiques musicales pour un quotidien de Montréal. Une histoire d'amour s'amorce, s'épanouit, mais finit par tourner court ; toutefois, la jeune femme a identifié la voix de La Callas sur un disque pirate que Mathieu a en sa possession et qui contient une partie seulement d'un opéra que la diva n'a interprété qu'une seule fois, à Venise. La recherche de l'œuvre intégrale conduit les amants à la découverte d'un secret stupéfiant.

Fidèle à sa manière, François Guérin traite avec le plus grand scrupule les faits historiques attestés en rapport avec la vie et la carrière de Maria Callas. Les éléments de fiction qu'il introduit s'intercalent dans les blancs que comporte la biographie du personnage, qui a tout de même connu des éclipses susceptibles d'inspirer les spéculations. Sans doute, tout n'est-il pas vrai dans cette histoire ; mais tout est vraisemblable et possible.





Germain Dumas

fleur de feu

ROMAN

LES ÉDITIONS JCL

Emmanuel retrouve un ami d'enfance et sa sœur Coralie qui l'avait toujours fasciné. La jeune femme, renfermée sur elle-même et qui dévoilera peu à peu le drame de sa vie, lui rappelle un animal traqué.

Mais Coralie la passionnée se montre dure avec Emmanuel, jusqu'à ce qu'elle accepte de descendre la garde et de se laisser apprivoiser. La braise dormante redonnera un feu éclatant et cette nouvelle relation sera l'occasion pour elle de s'affranchir d'un passé qui l'a empêchée de vivre réellement jusque-là.

Ce roman, écrit avec pudeur et retenue, nous parle d'amitié et d'amour, mais surtout des chemins parfois terribles que la vie nous oblige à emprunter. Il fait également l'éloge du pardon. Celui qui libère le cœur.

Découvrez ce livre chez votre libraire
et plus encore sur

www.jcl.qc.ca

Cette intrigue eut sans doute suffi à soutenir l'intérêt du roman. Pourtant, il y a plus. L'auteur guide son lecteur dans la découverte de l'univers de la cécité. Cet univers est présenté et décrit avec force détails au fil du déroulement de l'action, avec une minutie qui le rend réel et présent. Contrairement à ce à quoi on pourrait s'attendre, ces descriptions ne rebutent pas. Elles s'imbriquent dans l'intrigue avec laquelle elles font corps et qu'elles rehaussent, même. Il ne s'agit pas à proprement parler d'exposés sur le sujet, mais plutôt d'illustrations constamment renouvelées.

L'auteur aborde aussi avec la justesse de ton qui convient certaines considérations éthiques en rapport avec la vie privée, le respect de la parole donnée, les limites des libertés individuelles, etc. Là encore, il fait preuve d'une économie de mots favorable au déroulement harmonieux de l'intrigue. En outre, le narrateur acteur ne se ménage pas. Il s'analyse sans complaisance, quitte à se condamner le cas échéant.

La lecture du roman de Guérin offre de bons moments. L'auteur sait organiser une intrigue, créer des contextes et un climat, ménager ses effets. Son écriture, certes, ne s'aventure guère dans les phrases complexes et trop élaborées. Elle n'en possède pas moins du tonus, elle a du rythme et de l'équilibre, suffisamment de variété aussi pour rendre la lecture agréable. Les connaissances que Guérin nous invite à partager ajoutent au charme naturel d'une histoire bien racontée.

CLÉMENT MARTEL

JEAN-PIERRE TRÉPANIÉ

Le sauvage blanc

Les Éditions JCL, Chicoutimi

2004, 426 pages

Première expérience littéraire de Jean-Pierre Trépanier, *Le sauvage blanc* est un roman qui s'inspire de la vie aventureuse de Pierre-Esprit Radisson, ce coureur des bois dont les exploits, attestés en partie seulement, s'auroient de légende. L'auteur y trouve un terrain fertile où s'enracine une intrigue romanesque passionnante et bien documentée. Son ouvrage propose au lecteur un portrait réaliste de la société de l'époque, celle de la Nouvelle France, plus particulièrement, mais aussi celle de l'Europe du XVII^e siècle.

Au moment où il débarque pour la première fois en Amérique, en 1651, Pierre-Esprit Radisson est un tout jeune homme. À 16 ans, il est fait prisonnier par les Iroquois qui finissent par l'adopter et par le considérer comme l'un des

leurs, séduits par son courage et sa détermination. Radisson finira tout de même par s'enfuir pour retourner auprès des siens.

À l'époque, la Hollande, la France et l'Angleterre se livrent une lutte larvée pour le contrôle de la traite des fourrures. Radisson mettra d'abord son talent et ses connaissances au service de sa patrie d'origine ; mais le gouverneur de la Nouvelle France trahit sa confiance, ainsi que celle de son beau-frère et ami Médard Chouart Des Groseilliers. Les deux inséparables seront alors amenés à travailler successivement pour le compte des Anglais et des Hollandais. Ils connaîtront des déboires partout où ils se tourneront, dans ce monde où les lettres de noblesse sont plus importantes que la compétence, le mérite et les services rendus. À plusieurs reprises, ils tenteront un rapprochement avec la France qui délaisse de plus en plus sa colonie du nouveau monde et qui ne peut leur assurer le soutien qu'elle promet. Après la mort de Des Groseilliers, meurtri et désillusionné, le coureur des bois devenu vieux choisit de s'installer en Angleterre pour y finir ses jours.

Si *Le Sauvage blanc* prend avec l'histoire certaines libertés, celles-ci n'ont pas pour effet de dénaturer les faits au point de les rendre méconnaissables ou contraires à la vérité historique. En fait, les principaux événements de la vie de Radisson sont fidèlement rapportés. Les accrocs que s'autorise l'auteur se situent davantage au niveau de l'anecdote et sont destinés à illustrer la peinture de mœurs qui supporte le roman et lui confère sa véritable dimension. Le mode de vie des Amérindiens et leurs motivations y tiennent une large place ; ils nous font mieux comprendre les conflits qui ont pu surgir lors de la découverte de l'Amérique, au contact de deux civilisations profondément distinctes. Quant au contexte politique européen, il n'est qu'effleuré à l'occasion, pour les besoins de l'intrigue et la compréhension des événements ; l'auteur ne se soucie nullement d'élaborer sur ce sujet.

Le lecteur ne manquera pas d'être emporté par ce récit de bonne qualité. L'organisation romanesque est solide dans sa linéarité, l'enchaînement des péripéties se fait avec efficacité et le rythme ne se dément pas, sans longueurs ni développements excessifs. Il y a là quatre cents pages d'une belle densité, vivantes et énergiques. En outre, le style de Trépanier est bien adapté au genre ; sans jamais se départir de sa simplicité, il est clair, précis et coulant et il rend la lecture agréable.

CLÉMENT MARTEL



ERIK FOSNES HANSEN

Les anges protecteurs

Plon, Paris

2003, 411 pages

(Collection « Feux croisés »)

Troisième roman du Norvégien Erik Fosnes Hansen, *Les anges protecteurs* est un enchevêtrement complexe mais savamment orchestré

Enchevêtrement complexe mais savamment orchestré d'histoires, de souvenirs et de longues (mais jamais ennuyantes) parenthèses didactiques.

d'histoires, de souvenirs et de longues (mais jamais ennuyantes) parenthèses didactiques. De l'apiculture norvégienne à l'art italien de la Renaissance en passant par la pharologie suédoise de la fin du XIX^e siècle, Fosnes nous emporte dans un fabuleux voyage à la recherche des hasards et des forces protectrices qui trament l'existence.

« Beaucoup, beaucoup de choses sont arrivées, au cours des générations, [...] afin que nous puissions nous rencontrer. Et beaucoup de choses sont arrivées afin que nous puissions nous perdre. [...] Il y a un lien, il est soigneusement dissimulé, mais il est là, il peut être exploré par celui qui n'a plus un corps à traîner ». Comme Wilhelm Bolt, ce vieil excentrique, riche et solitaire, qui repose dans son cercueil. Dans l'obscurité, à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du temps, Bolt se défait de ses souvenirs et remonte les hasards dont sa vie a porté les traces. Avant de plonger dans le passé, il s'attarde sur l'histoire de Lea, cette petite-nièce arrivée chez lui justement par hasard, quelque temps avant sa mort, alors qu'il croyait être seul et le rester pour toujours ; Lea, qu'il initie à l'apiculture et à qui il lègue toute sa fortune, ses souvenirs, ses mystères et son questionnement sur ces coïncidences qui forgent notre vie. Puis, il nous entraîne au poste de phare de Sandön, en Suède, à la fin du XIX^e siècle, pour nous raconter l'histoire de Josefa, de son père, de l'Assistance et d'un naufrage. À moins que ce ne soit une seule et même histoire ? Bien sûr. Car « où commence en réalité un récit ? Quand se termine-t-

il ? Quand commence ou se termine une vie ? » Puis nous devons quitter ce souvenir, aller ailleurs pour comprendre autre chose. Nous voici à Rome, en 1497. Cette fois-ci, « notre » histoire est celle de Fiorello, qui passe par celle de Lorenzo de la lignée del Vetro et par celles de Maître Girolamo et de son apprenti Giuseppe Bassofondo. Comme dans les récits précédents, le contexte est soigneusement reproduit, et l'on présente avec détails le climat social et politique, les croyances populaires, l'état de la science, la perception de l'art et les techniques artistiques. Puis nous revoici en Norvège, en 1937, alors que le jeune Bolt est ingénieur des mines. Ce souvenir en recèle encore un autre qui instaure un certain mystère autour de Bolt. On ne peut qu'attendre avec impatience la seconde partie de cet extraordinaire voyage pour découvrir les autres souvenirs du vieil homme, suivre ses traces à vol d'oiseau pour explorer ce lien qui expliquerait comment Lea et lui ont pu se rencontrer et se perdre, et comment tous ces récits se tiennent en une seule histoire, jusqu'ici captivante.

CATHERINE PARADIS

AIMÉE LABERGE

Les femmes du fleuve

traduit de l'anglais par

Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Québec Amérique, Montréal

2004, 406 pages

(Coll. « Tous continents »)

Le premier roman d'Aimée Laberge, une Québécoise vivant à Chicago, a été écrit en anglais et publié en 2002 par Harper Collins sous le titre *Where the River Narrows*. Dans une très belle traduction, cette « saga multigénérationnelle » que l'on pourrait presque qualifier de roman ethnologique par l'abondance de détails documentaires, sociologiques et historiques, tient pour une large part de la chronique relatant le parcours de trois générations d'« héroïnes de l'ordinaire », depuis les débuts épiques du Royaume du Saguenay jusqu'au Québec moderne. De la race des bâtisseuses discrètes, longtemps oubliées par les livres d'Histoire, ces femmes relèvent des défis quotidiens face aux aléas de la vie quand la naissance et la mort se jouent l'une de l'autre. Le roman débute d'ailleurs par une scène dramatique narrant la mort, en 1918, de Marie-Ange Légaré et la disparition dans

les bois de son époux légitime, emportés tous les deux par la grippe espagnole. En novembre 1997, une de leurs descendantes, la narratrice Lucie Des Ruisseaux, bibliothécaire à l'emploi de la Maison du Canada à Londres, décide de contrevenir à l'injonction de son arrière-grand-mère, faite sur son lit de mort et adressée à sa fille aînée Marie-Joseph : « Souviens-toi de moi ; lui, oublie-le » (p. 15). Celui qu'il faut absolument oublier, c'est Antonio Tremblay, père et époux absent, coureur de bois sans foi ni loi, fils d'une Montagnaise, aventurier qui mène une double vie en étant l'amant (et le père de ses quatre enfants) de l'Amérindienne Marie Kaphesh. Installée au cœur du labyrinthe de la prestigieuse British Library, la narratrice veut « faire surgir ce qu'on a oublié, ce qu'on n'a pas écrit. [...] Cet homme que sa propre fille s'est juré d'oublier, moi, son arrière-petite-fille en exil, je m'en souviendrai » (p. 29-30). Celui qu'elle traque, cet ancêtre plus grand que nature, apparaîtra sur son traineau à chiens pour aussitôt disparaître dans l'immense territoire de forêts et de rivières. Sa descendance autochtone restera un secret de famille assez bien gardé tout au long du roman, la rencontre entre la vieille Catherine, seule survivante de l'union illégitime d'Antonio, et Lucie Des Ruisseaux ayant été trop brève, trop peu trop tard. Ne restera dans la main de la narratrice qu'un petit os, une trace fossile.

C'est dans cette terre des origines que s'enracine l'imagination de Laberge. Sa prose descriptive dévoile sa prédilection pour le visuel, souligne son souci du détail, trahit peut-être son premier métier de graphiste. C'est dans la langue de Shakespeare, pour être bien comprise de ceux qui l'entourent, que cette Québécoise en exil a choisi de se souvenir et de raconter la très attachante histoire d'une lignée de femmes d'ici. Cette mise à distance est déterminante et justifie le va-et-vient continué entre le présent de la narratrice et le long passé remémoré des membres de sa famille. Rythmée et fragmentée, la structure narrative se développe en alternance entre le récit de la vie des descendants d'Antonio Tremblay et la lecture par la narratrice de plusieurs documents historiques, relecture de l'Histoire officielle qui devient une réécriture, d'où émergent d'autres portraits de femmes (la bonne mère Marie de l'Incarnation, une princesse amérindienne,



Hélène de Champlain, les filles du Roy), comme si Lucie Des Ruisseaux, – qui vit elle-même des difficultés personnelles très contemporaines (mari absent, charge de l'éducation de ses filles, aventure avec un ancien amant, maladie et vieillesse des parents) – cherchait à travers ses lectures quelles traces ces courageuses d'hier ont laissées dans la vie des femmes de sa famille, parfois un peu stéréotypées quand elles servent à illustrer certaines modes ou manières de penser. Le mot « relation » est sûrement le mot-clé de ce roman.

Le roman s'achève avec le retour au pays de la narratrice avec ses deux fillettes lorsqu'elle quitte son mari, trop pris par sa vie professionnelle à Londres. Elle se rend au chevet de sa mère hospitalisée dans une maison de soins palliatifs pour cancéreux en phase terminale. Au drame inaugural de la disparition tragique des arrière-grands-parents de Lucie, répond la très touchante scène finale des retrouvailles entre la mère et la fille. Tout drame aboli, elles se font d'ultimes confidences et reconnaissent leur passion commune pour la lecture. Passion que possédait également Marie-Reine, la grand-mère de la narratrice, de loin préférée à la prière, caractéristique de son indépendance d'esprit et de sa volonté d'émancipation. Plus qu'un fil conducteur dans l'enchevêtrement du récit, lire et relire forment vraiment la trame de l'histoire.

LYSE CHARUEST

LYNE LAVERDIÈRE

Vents rouges.

Trois-Rivières, 1908

Éditions d'Art Le Sabord, Trois-Rivières

2003, 240 pages

22 juin 1908. Trois-Rivières se transforme en brasier, et c'est au cours de ce drame qu'on y reconnaît les lâches et les héros.

Premier roman de Lyne Laverdière, *Vents rouges. Trois-Rivières, 1908* est né d'une photographie historique qui garnit le Parc Champlain de cette ville que les voyageurs reconnaissent de l'autoroute 40 par son pont Laviolette et son odeur de pulpe. Sur cette photo, ruines, cendres et fumée, de quoi inspirer cette auteure qui déjà s'était distinguée en remportant quelques prix littéraires régionaux. La Trifluvienne y voit là une occasion de mettre en scène la vie de l'époque et d'y raconter ce fait historique qui transforma le visage de cette localité alors en pleine expansion.

Les Duval, famille fictive mais fidèle au vécu trifluvien de l'époque, sert de prétexte au récit. Bien que l'écriture

conserve les traces des efforts déployés pour rendre les protagonistes crédibles et attachants, l'Histoire prend rapidement le pas sur les péripéties familiales. L'éditeur a beau affirmer que « [...] l'historique devient prétexte à l'exploration des relations interpersonnelles », le lecteur y voit plutôt l'inverse, où l'intrigue, trahissant des points de faiblesse, n'est que superflu et dentelle autour de ce que Laverdière tente de mettre en lumière : l'incendie de 1908.

Il faut être patient et savoir attendre plus de la moitié du roman pour que le style ampoulé mis au service d'anecdotes de curé et de notaire relativement stéréotypés cède le pas aux flammes ravageuses que l'écrivaine a su raconter avec un souffle nouveau. Enfin, le récit prend son rythme et nous révèle avec plus de subtilité les nombreux détails historiques, fruits d'une recherche plus que méritoire, qui auparavant étaient insérés au texte de façon quelque peu artificielle.

Somme toute, ce roman illustre avec rigueur une parcelle de la vie quotidienne du début du XX^e siècle, avec ses fêtes villageoises, ses journées de lavage, ses trottoirs de bois et ses promenades en calèche.

PASCALLE DEMERS

CLAUDE LE BOUTHILLIER

Complices du silence ?

XYZ éditeur, Montréal

2004, 211 pages

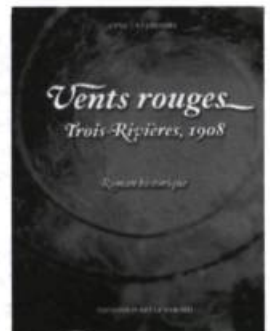
L'Acadie rêvée est au cœur de toute l'œuvre de Claude Le Bouthillier, depuis *L'Acadien reprend son pays*, un roman d'anticipation politique publié en 1977 projetant son action dix ans plus tard. Mais c'est surtout avec *Le feu du mauvais temps* (1989) que Le Bouthillier attirera l'attention d'un plus large public, avec une histoire d'amour sur fond de déportation. *Complice du silence ?*, son huitième roman, est donc pour lui une ultime tentative de mettre au monde une Acadie contemporaine, construite sur le passé douloureux qu'a été Le Grand Déangement.

Disons-le tout de suite : *Complice du silence ?* n'est pas le meilleur roman de Le Bouthillier. Il a tout pour faire un bon essai : les données géographiques, historiques et politiques sont éclairantes et contribuent à répondre à la question contenue dans le titre. Mais la clarté du message se fait au détriment de l'intrigue, très rapide et plutôt simpliste, d'une naïveté qui la place du côté du roman pour adolescents... tel qu'il s'écrivait autrefois. Ainsi le roman s'ouvre sur l'histoire de William, prince héritier de

la couronne d'Angleterre, mais surtout personnage épris de justice et qui épousera la cause de Poséidon, lequel souhaite obtenir de l'Angleterre réparation pour les torts causés par la déportation de 1755. Poséidon s'est donné pour tâche de réveiller son peuple, et devient obsédé par cette mission qui le conduit bien près de la folie.

Dans ce roman proche du conte de fées (avec prince, châteaux et belles « princesses » : une Évangéline anglophone – mais francophile – pour William, et une psychiatre bretonne pour Poséidon), le bon droit triomphera. En cette année 2004, quatre cents ans après le premier établissement français dans cette région de l'Acadie qui ne s'appelait pas encore Nouvelle-Écosse, l'éditeur prétend en sous-titre qu'il s'agit là du « premier grand roman social de l'Acadie moderne ». *Domage que ce ne soit pas le cas.* Le Bouthillier s'interroge, avec ses personnages, sur le sort de cette Acadie d'aujourd'hui. Mais il n'en fait pas le portrait.

GILLES PERRON



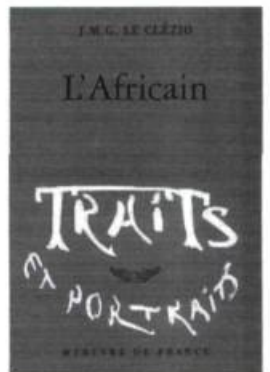
JEAN-MARIE LE CLÉZIO

L'Africain

Mercurie de France, Paris

2004, 107 pages

Le Clézio a toujours poursuivi son chemin personnel à l'écart des modes et des remous du champ littéraire. Cependant, avec *Révolutions*, en 2003, et *L'Africain* en 2004, il rejoint une des tendances dominantes de la littérature française actuelle, celle de l'autobiographie plus ou moins fictive. Et son tout dernier livre pourrait s'intituler, comme celui de Pierre Pachet paru en 1987, « *Autobiographie de mon père* », mais d'une tout autre manière. Car, plus que de la figure paternelle, c'est de l'appartenance à l'Afrique qu'il est question dans ce récit. Une appartenance fantasmagique que le fils dispute au père. Ce « petit livre » est né, écrit l'auteur, d'une découverte tardive. Lui qui s'était forgé une identité africaine fictive (« J'ai toujours rêvé que ma mère était noire », écrit-il dès la première page) doit reconnaître que « *L'Africain* », c'est son père. Cette découverte, Le Clézio, chez qui la fiction précède souvent le récit factuel, l'avait déjà racontée dans *Onitsha* (1991), sous forme romanesque. Paradoxalement, dans ce nouveau texte consacré à la figure paternelle, le père reste à distance. C'est

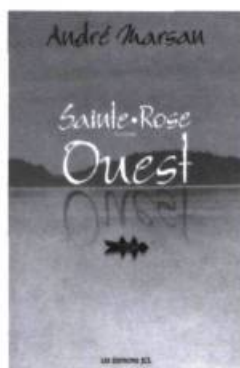


l'Afrique qui prend toute la place. En témoignent les illustrations. Le Clézio a choisi des vues de paysages africains prises par son père, le faisant ainsi participer, par le regard, au livre de son fils, entamant comme un dialogue posthume. Par contre, il a éliminé toutes les photos (« très belles », pourtant, dit-il) où apparaissait le visage de cet homme, qu'il désigne comme « mon père », sans jamais donner son nom.

La vie du père est présentée sous forme rétrospective et fragmentaire. Pour contredire l'image du vieil homme amer, « dépaycé, exilé de sa vie et de sa passion, un survivant » (p. 57), l'écrivain imagine (le terme revient sans cesse) l'expérience presque inimaginable d'un médecin de « brousse », seul, pendant plus de vingt ans, « sur des territoires grands comme des pays entiers, où il avait la charge de la santé de milliers de gens » (p. 39). Autour de quelques témoignages, il construit l'image exaltée d'un jeune homme qui avait choisi de « fuir la médiocrité de la société anglaise » (p. 43) pour « une autre vie qui vous rendait inéluctablement étranger » (*ibid.*). Cette « autre vie », le récit la divise en deux périodes. D'abord un temps « qui pouvait ressembler au bonheur » (p. 77) sous le signe d'une liberté extraordinaire, de l'ivresse physique, de l'amour. Puis la guerre, l'échec du voyage fou pour retrouver les siens, l'impuissance devant la violence, la souffrance qui ont « cassé le rêve africain » (p. 80) et produit l'homme « dur, taciturne » que Le Clézio découvre à huit ans et contre lequel il entame aussitôt une guerre sournoise.

L'Africain, c'est l'écriture des regrets et des rendez-vous manqués : « Il aurait fallu grandir en écoutant mon père raconter sa vie. [...] mais à quoi bon rêver ? Rien de tout cela n'était possible » (p. 93). Il reste ce livre, enté sur « une autre mémoire » qui tente de comprendre et de consoler.

MADELINE BORGOMANO



ANDRÉ MARSAN
Sainte-Rose Ouest

Les Éditions JCL, Chicoutimi
2004, 222 pages

Premier roman d'André Marsan, *Sainte-Rose Ouest* va sûrement conquérir le cœur d'une foule de lecteurs, tant l'histoire racontée est intéressante, voire prenante. L'intrigue est centrée sur les déboires d'Hervé, fils premier-né d'Édouard et d'Amanda, revenus des États-Unis pour goûter les joies, douceurs et

odeurs de la campagne. Malheureusement, ce fils « né avec un caractère bouillant comme d'autres avec une tâche de vin », parvient à gâcher leur existence. Dès l'enfance, on ne peut le contrarier sans qu'il se livre à de violentes colères. À l'adolescence, lors d'une confession, il tombe sur un vicaire « vicieux » qui s'acharne à lui faire décrire ses actes d'impureté. Emporté par une terrible crise, il sort du confessionnal et administre au prêtre une « bonne volée ».

Hervé gagne son argent malhonnêtement en se livrant au commerce de revues pornographiques qu'il loue à des jeunes et moins jeunes du patelin en utilisant le chalet de son père pour transiger ses affaires « pas très catholiques ». Il passe la majeure partie de son temps au *Lucky Ranger*, un bar du village, où il rencontre la jolie Baby, « tournée comme une poupée », qu'il épouse après lui avoir fait un enfant.

Son commerce malhonnête le conduit toutefois en prison et, pour ajouter aux malheurs familiaux, il tue accidentellement son frère Simon à la chasse. Il n'en faut pas plus pour que sa mère et sa sœur sombrent dans la folie, alors qu'Édouard est emporté par le cancer. Mais Hervé retrouve finalement la paix grâce à un curé qui le touche droit au cœur par quelques mots en latin et par la confiance qu'il lui témoigne.

André Marsan sait intéresser. Il manie la plume avec un art certain. Son langage est coloré, marqué de superbes expressions québécoises bien tournées qui ajoutent à l'intérêt de la narration. Ce coup d'envoi est certes un coup de maître et il faut espérer, sinon une suite, du moins d'autres histoires de cet auteur promis à une belle carrière. Vivement le prochain roman de cet écrivain qui saura faire parler de lui.

CLAIRE BERGERON

SÁNDOR MÁRAI
Un chien de caractère

Albin Michel, Paris
2003, 213 pages

Interdits de publication en Hongrie jusqu'au départ des troupes soviétiques en 1990, les romans de Sándor Márai y connaissent aujourd'hui un sort qui surpasse même leur immense succès des années 1930. Publiées chez Albin Michel en traduction française depuis 1992, ces « nouvelles » parutions (le présent roman date de 1932) nous permettent de découvrir ce grand méconnu du XX^e siècle qui, tout comme plusieurs de ses contemporains (Thomas Mann, Joseph Roth, Stefan Zweig), porte un re-

gard désabusé sur la décomposition des anciennes valeurs aristocratiques dans un monde moderne engagé dans une lutte à finir avec lui-même.

1928, nous sommes en pleine crise économique, à la veille de Noël, et, malgré la promesse qu'ils se sont faite de ne s'offrir aucun cadeau, Madame finit par informer Monsieur qu'elle pourrait bien s'accommoder d'une « schnorrka », c'est-à-dire d'un objet qui soit « à la fois utile et superflu, de luxe et d'usage courant ; il faut qu'il tienne chaud, qu'il soit en cuir, qu'il soit « drôle » ou tout au moins « pratique », et pourtant spectaculaire » (p. 27). C'est ainsi qu'apparaît le chien du titre : Tchoutora (nom qui, soit dit en passant, servait aussi de titre mieux choisi au texte hongrois). D'abord relativement insignifiante, la présence du jeune impétueux devient vite un objet de fascination inquiète pour Monsieur, cet écrivain tiraillé entre son besoin de discipline et l'admiration que lui inspire l'irrépressible esprit de révolte de l'animal, celui qui, devant la laisse, dit « non » !

« Comment expliquer la faiblesse de certains écrivains, par ailleurs fort exigeants, qui détournent de temps à autre leur regard de l'homme, ce sujet éminemment digne, éternel même, en vue de se pencher sur quelques figurants subalternes de la Création ? » (p. 7) Cette question initiale, Sándor Márai ne semble pas vraiment la poser. Se dessinera plutôt, sous ces détours rhétoriques purement stratégiques, une réflexion douce-amère sur la mauvaise conscience d'une bourgeoisie insouciant, véritable source de « figurants subalternes », « à un moment historique où l'humain mène [justement] une vie de chien » (p. 11). Une rencontre moins innocente que prévu. À (re)lire.

DAVID LEBLANC

CLAIRE MARTIN
L'inconnu parle encore

L'instant même, Québec
2004, 184 pages

Souvent, nous croyons connaître ceux qui nous sont proches parce que nous voulons qu'ils correspondent à l'image que nous nous faisons d'eux. Alors quelle surprise, voire quelle déception si l'autre se révèle être radicalement différent, au point de nous demander si c'est encore la même personne. C'est ce sujet que Claire Martin pose au centre de son nouveau roman où elle fait parler Sophie, directrice d'une bibliothèque, dont le mari avait fait une fugue et lui revient après six ans, comme ça, sans explications, malade, jauni, vieilli par une vie dont nous ne pouvons qu'entrevoir les

péripiétés. Avant sa disparition, Gontran ne semblait pas avoir de secrets ; à son retour, il lâche par bribes des aventures au goût si scabreux qu'ils répugnent à son ex-femme (qui a obtenu le divorce), à un point tel qu'elle lui ordonne de se taire. Par pitié, elle offre à cet homme désormais muet, et dont le seul moyen de communication demeure le regard souvent sournois, la chambre d'amis. Bientôt, le quotidien de Sophie change : lettres anonymes et menaces ; une vie inconnue, nocturne, bizarre de Gontran ; un début d'incendie à la bibliothèque... Qu'est-ce qui se trame ? Et qui veut bouleverser la vie de Sophie ? Le dénouement, il faut le taire.

C'est justement une des grandes forces de Claire Martin : taire les choses, pratiquer l'ellipse, ne pas s'étendre sur un sujet, pousser en avant ce texte à la saveur policière où comptent les moindres détails. Après avoir lu le livre, relisez les vingt premières pages et vous admirerez davantage encore la structure du récit. Personnages et lieux sont rapidement campés d'une main ferme qui n'hésite jamais : évocation plutôt que description. Aucune complaisance, ni pour son texte, ni pour le sujet. Claire Martin n'a que faire des analyses psychanalytiques. Sa narratrice relate les faits dans des phrases souvent brèves, rapporte des dialogues (qui sonnent vrais ; un art qui se perd d'ailleurs), ne nous prend jamais par la main, n'explique rien. Au lecteur de reconstituer le casse-tête et de (re)construire les dessous de cette histoire ténébreuse, racontée dans une langue presque enjouée, contrastant avec le sujet.

Un roman particulièrement réussi, donc. Avec le personnage d'une bibliothécaire, l'occasion était trop belle pour passer sous silence les livres d'auteurs, dons de la part d'un écrivain : Sade, Huysmans, Laforgue, Rachilde, noms aux odeurs de soufre et qui cadrent bien avec l'histoire. Il ne manque que celui de Mirbeau. Lisez *L'inconnu parle encore* : c'est une excellente façon de donner – en apparence au moins – libre cours à l'imagination, mais guidée à tout moment par une main on ne peut plus experte.

HANS-JÜRGEN GREIF

DOMINIQUE NANTEL

De l'autre côté du nombril

Lancôt éditeur, Outremont
2004, 163 pages

De l'autre côté du nombril est le premier roman, assez réussi, de Dominique Nantel, biologiste moléculaire dont les recherches portent sur le génome humain. Elle qui travaille sur l'infiniment

petit a écrit un roman microcosmique. Tout gravite autour de la famille : Nathan, le père journaliste plutôt absent et très secondaire dans le scénario, Jade, la mère spécialisée en adoption internationale, et les trois enfants qu'ils ont adoptés : Violette qui est retournée dans son pays d'origine, la Chine, avec l'espoir de s'enrichir en vendant les inventions de son frère Thorgal, un Colombien borgne, et Charlotte, la narratrice, Chinoise elle aussi, qui est enceinte de son premier enfant. Elle lui raconte sa vie, à travers son nombril, par crainte de mourir en le laissant orphelin comme elle le fut, et comme le fut sa mère avant elle.

L'histoire se déroule essentiellement sur la rue Lévis d'une ville sans nom « J'ai aussi imaginé que mes voisins étaient des gens sans histoire ! Il n'en est rien », dit la narratrice. En effet, la voisine célibataire, Thérèse de Vimont, professeuse de français dans un collège privé, adore la pornographie et s'y adonne à ses heures. Le voisin d'en face, Joseph Wosik, est un voyeur assidu, qui accumule les renseignements sur les habitants de la rue. Il pousse même son obsession jusqu'à engager un détective privé, Grégoire, qui, à force d'épier Charlotte, en tombera amoureux et lui fera cet enfant attendu dans la crainte de la mort. Sur la même rue, habite un savant fou, Rudolf Miller, qui tue dans le seul but de prélever des cellules dans le cerveau de ses victimes afin d'alimenter ses recherches sur la vie après la mort.

Ainsi la rue Lévis est-elle loin d'être tranquille, surtout que le voyeur se révèle être le père de Jade, qui avait fait une fois l'amour à une jeune orpheline, Marie, morte en couches. L'enfant, née le 24 décembre, est placée dans la crèche de l'église de Saint-Ange, où elle est élevée par le curé et la sacristine. Rudolf Miller décide d'assassiner Thorgal, qui a eu l'audace d'entrer chez lui par effraction. Thorgal échappera à la mort, restera aveugle, jusqu'à ce que la jouissance que lui procure la belle Françoise, une amie de la famille, lui permette de recouvrer la vue !

Malgré les rebondissements plutôt tirés par les cheveux, Dominique Nantel réussit à nous captiver. À l'exception du père, dont l'image reste floue et ambiguë, les personnages ont beaucoup de personnalité, d'empathie, de chaleur, de vitalité. Ils sont heureux de vivre, malgré la folie du monde, malgré les atrocités, malgré les nouvelles déprimantes dans les journaux chaque matin. Tous, ils ont choisi la vie et le bonheur. Charlotte va les imiter tout simplement parce que : « Le monde est trop fou pour un bébé sans mère ».

Alors, elle sera là pour sa petite Capucine, qui peut-être vivra d'autres histoires, rue Lévis ou à Saint-Ange.

CÉLINE CYR

MICHEL NOËL

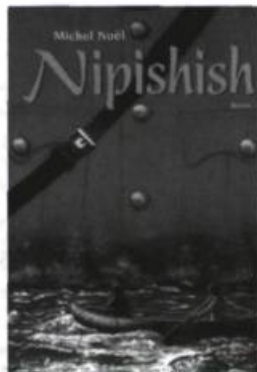
Nipishish

Hurtubise HMH, Montréal
2004, 358 pages

Écrivain prolifique et ethnologue de renom, Michel Noël empoigne la plume au nom du peuple à la peau rouge, il y a très longtemps le seul en Amérique du Nord. Mais, dans les années 1960, le Gouvernement du Canada nourrit l'espoir de le voir adopter des habitudes plus sédentaires. Tentes et campements disparaissent et place aux réserves ! C'est le moment que choisit Michel Noël dans *Nipishish*.

Fuyant le pensionnat des Blancs, Nipishish regagne son campement, niché dans l'immensité du Parc de La Vérendrye et transformé en réserve. Nageant à contre-courant des décisions gouvernementales, il choisit de renouer avec ses racines amérindiennes. Assis dans sa maison toute neuve, il assiste à la perte des siens, complètement dépossédés de leurs traditions et de leur mode de vie. Un chèque d'aide sociale, une éducation blanche pour leurs enfants. Le comble : les compagnies forestières multiplient les coupes à blanc autour de la réserve. Une résistance s'organise autour du jeune homme. Mais il est fiché au Conseil de bande, le mystère plane autour de documents le concernant.

Nipishish, c'est l'histoire d'une incompatibilité entre deux peuples et leur mode de vie. Les Blancs qui se font maîtres de la terre dans une exploitation éhontée et les Rouges qui vivent grâce à elle, mais en la glorifiant avec dévotion. *Nipishish*, c'est aussi l'histoire d'une double appropriation. Alors qu'il lutte avec les siens pour la reconnaissance de leurs droits ancestraux, Nipishish tente de percer le mystère de son passé. Un peu aride de par la lourdeur de la narration, le roman ne manque pas néanmoins de charmer le lecteur patient. Les descriptions balzaciques prennent tout leur sens à mesure que progresse le récit. Elles reflètent toute l'importance de la nature et d'un mode de vie sereinement modulé par elle. Toutes les figures de style sont orientées vers la faune et la flore. On finit par entrer dans cet univers et on se surprend à vouloir y rester.



ARIANE OUMET

Les légendes sont tenaces.

MARCELLE RACINE
Éva Bouchard. La légende de Maria Chapdelaine

VLB éditeur, Montréal, 2004,
567[2] pages

Marcelle Racine,

Quand vous êtes venue à mon bureau me consulter sur votre projet de consacrer un ouvrage à Éva Bouchard, la « supposée modèle » de Louis Hémon dans son célèbre roman *Maria Chapdelaine*, je vous avais mis en garde, car je savais l'aventure périlleuse. Il semble bien que mes propos vous ont fouettée, puisque vous vous êtes imposé une longue et patiente recherche pour mener à terme votre projet. Vous avez bien fait de foncer et de ne pas tenir compte de mes réticences car le roman que vous nous donnez à lire, fruit de ces quelques années de recherche, est à la fois vraisemblable, bien articulé et agréable à lire.

Votre héroïne Éva Bouchard, je pense vous l'avoir dit, a été pour moi, qui me suis passionné pour les œuvres complètes de Louis Hémon, un personnage pour le moins dérangeant. Car j'ai toujours été convaincu, comme bien d'autres, que la



Marcelle Racine

Éva Bouchard

La légende de Maria Chapdelaine

VLB 404 four

petite institutrice de Péribonka-du-bout-du-monde avait voulu « profiter » du passage du célèbre Breton dans son coin de pays et de son roman, reconnu comme un chef-d'œuvre de la littérature universelle, pour se faire du capital, dans tous les sens du terme. Votre mérite, et je le reconnais d'emblée, est de nous rendre ce personnage sympathique, sans tomber dans l'excès, en nous la présentant, non comme une profiteuse, mais comme une sorte de victime de son entourage. Vous insistez : Éva Bouchard était une « vieille fille » réservée et timide, qui avait connu des déceptions en amour et qui refuse obstinément de souscrire, en 1918, aux prétentions ou suppositions du journaliste écrivain Damase Potvin qui, dites-vous, sans toutefois me convaincre, aurait voulu tirer profit de sa découverte en associant votre héroïne à celle de Hémon. Vous écrivez un roman et vous avez le droit de faire appel à votre imaginaire et d'organiser votre intrigue pour la rendre crédible. Comme romancière, vous n'êtes pas tenue à la vérité, comme si vous aviez choisi d'écrire une biographie. C'est pourquoi j'ai aussi beaucoup apprécié la place importante que vous avez décidé d'accorder à Grégoire, le frère aîné d'Éva, dont je ne savais rien et qui semble avoir joué un rôle de premier plan dans le destin de votre héroïne. Cette solidarité qui unit ces deux personnages, l'un véritablement extroverti, expressif, expansif, et l'autre, introverti, refermé comme une huître, sert bien votre récit que vous menez d'une main de maître, vous qui, pourtant, en êtes à votre première œuvre. Comme coup d'envoi, je le trouve magistral !

Cette petite dame obscure de Péribonka, qui a connu la gloire et la renommée, en s'occupant de la fortune de

Hémon et de *Maria Chapdelaine*, au point d'être déléguée par le Gouvernement canadien pour participer à l'Exposition universelle de Paris en 1928, est ensuite devenue, par la force des choses, la première gardienne du musée Maria-Chapdelaine, rebaptisé en 1985 le Musée Louis-Hémon. Loin d'en faire une « profiteuse », vous la présentez comme une femme dépareillée, qui aurait été dépassée par les événements. Elle a donc été projetée sous les feux de la rampe contre son gré et s'est trouvée mêlée à une longue polémique qui a duré plus de trente ans, sans qu'elle accepte une seule fois d'être considérée comme l'inspiratrice de Hémon, qui, on le sait, a construit son personnage en observant quelques jeunes femmes qu'il a remarquées lors de son bref passage chez le couple Bédard, devenu le couple Chapdelaine, dans son roman.

Les légendes, on le sait aussi, sont tenaces. Damase Potvin, que j'ai également beaucoup fréquenté, peut en témoigner, lui qui, après avoir lancé la rumeur, en 1918, qu'Éva Bouchard était Maria Chapdelaine, a passé le reste de sa vie à tenter de corriger son erreur. J'en sais aussi quelque chose, moi qui ai cherché en vain, depuis vingt ans au moins, dans les journaux régionaux et dans les archives, des preuves irréfutables des actes de vandalisme contre le mausolée de Hémon érigé en 1919 devant la maison des Bédard par la Société des arts, sciences et lettres de Québec. Pourtant, vous insistez à deux ou trois reprises dans votre roman sur de tels actes, sans toutefois donner une seule preuve. Vous m'auriez alors grandement aidé.

Quoi qu'il en soit, j'ai passé quelques heures fort agréables en compagnie d'Éva Bouchard, un être aussi passionné que généreux, que vous avez contribué à réhabiliter à mes yeux. D'autres lecteurs et lectrices seront eux convaincus de l'intérêt et de l'importance de votre récit, qui mêle habilement réalité et fiction, sans que l'on sache où se cachent l'une et l'autre. Pour tout cela, je vous suis reconnaissant. Louis Hémon et Éva Bouchard se sont sans doute réconciliés et sont unis par la gloire et... la renommée. Un reproche toutefois, que je ne puis passer sous silence : il manque à votre récit une bibliographie de vos sources qui aurait contribué à rendre justice à vos informateurs qui vous ont tracé la voie.

AURÉLIEN BOIVIN

ERIC WRIGHT

La nuit de toutes les chances

Éditions Alire, Lévis

2004, 246 pages

La publication de *La nuit de toutes les chances* d'Eric Wright par les Éditions Alire – roman publié en 1983 sous le titre original *The Night the Gods Smiled* – montre la volonté d'Alire de s'accaparer une part plus qu'importante de la littérature fantastique, du polar, du thriller et de la science-fiction, bien que l'éditeur de Lévis se soit déjà depuis longtemps affiché comme chef de file dans ce domaine au Québec.

La nuit de toutes les chances met en scène le détective Charlie Salter, personnage fétiche de Wright qu'on retrouve dans dix autres de ses romans, dont quatre seront traduits et publiés chez Alire d'ici l'automne 2005. Salter est un homme dans la quarantaine, marié et père de deux garçons sportifs. Il vit à Toronto et se voit chargé d'enquêter sur la mort criminelle de David Summers, un compatriote torontois qui enseignait dans une université montréalaise. L'histoire du roman de Wright consiste en la récapitulation de la scène de crime, en la découverte d'indices qui l'aideront à démasquer le meurtrier. En ce sens, *La nuit de toutes les chances* correspond au bon vieux roman à énigme (ou roman-jeu) inspiré de la tradition d'Agatha Christie : le lecteur ne trouvera rien de scabreux dans cette œuvre, pas plus qu'il ne verra le meurtrier commettre des assassinats supplémentaires.

L'intrigue, bien que simple, est accrocheuse. Après tout, Charlie Salter est un personnage fort sympathique. D'ailleurs, s'il est un défaut qu'il faut remarquer dans ce roman, c'est le caractère « ordinaire » de l'enquêteur. Salter ne cache aucun squelette dans son placard, ne souffre d'aucun problème psychologique, ne recèle aucun défaut qui nuise à ses recherches. Niet. Voilà qui fait de lui un personnage plutôt morne, presque insipide, quand on compare sa « perfection » à la naïveté de Colombo, à la cocaïnomanie de Sherlock Holmes, au handicap de Perry Mason ou encore, plus près de nous, à l'altruisme dangereux de Maud Graham ou aux démons intérieurs de Daniel Duval, l'enquêteur né de la plume de Jacques Côté, aussi publié chez Alire.

Fait intéressant, le roman de Wright comporte quelques références au biculturalisme canadien. (Il ne faut pas oublier que le roman a été publié trois ans à peine après le premier référendum sur la souveraineté du Québec.) Salter vient en aide à la police de Montréal, qui

a besoin d'un Torontois pour élucider le meurtre d'un Ontarien transplanté en sol québécois. Le contact de Salter au sein de la police montréalaise se nomme Henri O'Brien, un franco dont le nom évoque justement les deux cultures. Il est permis de croire que ce roman cherche à montrer, peut-être à titre de thème mineur, la possibilité de coexister entre francophones et anglophones, lui qui met en scène deux personnages (Charlie et Henri) qui deviendront de bons amis, au point de se taquiner l'un et l'autre en critiquant chacune des cultures : « Si tu reviens [à Montréal] tout seul, il faudra que tu t'achètes un manuel de conversation, Charlie. // Je sais. Surtout si vous vous séparez. // Oh, si nous nous séparons, ça n'aura plus d'importance. Chacun pourra parler sa langue dans son propre pays. Ce qui nous fait chier, par contre, c'est de parler la vôtre aujourd'hui » (p. 80).

La nuit de toutes les chances pave la voie à une série de traductions qui permettront au lecteur québécois de polars de se familiariser avec ce qui se fait du côté anglophone du Canada en matière de romans policiers.

STEVE LAFLAMME

EMMA RICHLER

Sœur folie

traduit de l'anglais par Agnès Desarthe

Éditions de l'Olivier/Seuil, Paris

2004, 284 pages

Emma Richler met de côté sa carrière de comédienne le temps d'emprunter à son tour le chemin parcouru par son père, l'écrivain anglophone Mordecai Richler, et de nous livrer son premier roman, *Sœur folie*. Nulle trace ici de cette critique vitriolique envers le nationalisme francophone que l'on a tant reprochée à Richler père. Dans *Sœur folie*, le lecteur plonge littéralement dans la chronique familiale, à telle chose près que cette famille n'est pas réellement ce qu'il y a de plus normal. On chuchote même qu'elle ressemble dangereusement à celle des Richler. Cette vie de famille s'offre à nu, ensorcelante et déconcertante.

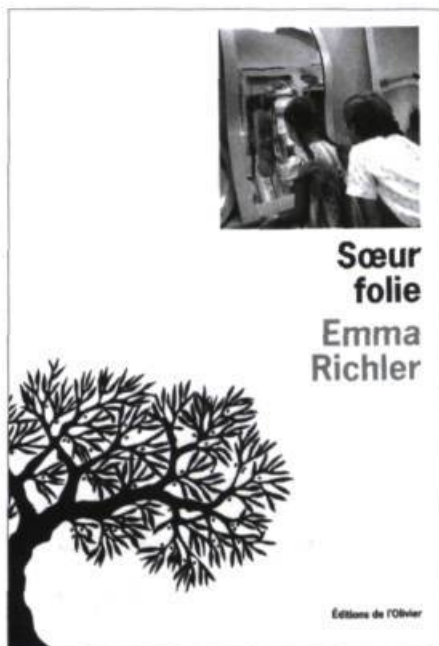
De nombreuses années après les événements et sans aucun souci d'ordre chronologique, Jemina Weiss – Jem – peint chacun des membres de sa famille. La ligne est mince entre la vérité et l'imagination d'une enfant : Emma Richler s'amuse à faire basculer le lecteur d'un côté comme de l'autre. Ainsi la réalité, vue par Jem, est clairement énoncée comme déformée par les souvenirs, la nostalgie d'un passé lénifiant, légitimant du coup toute mutation de la mémoire.

Jem retrace, selon les méandres de ses pensées, la douce folie qui a bercé son enfance. Douce folie lorsque circonscrite par une famille aimante, mais devenue d'autant plus cruelle lorsque le lecteur apprend que Jem, désormais adulte, ne joue plus à la guerre avec les *Action Joe* et son frère Jude, mais avec les couteaux, avec lesquels elle expérimente différents tracés sur ses paumes et ses poignets. La voix d'enfant qui racontait ainsi une histoire colorée de souvenirs – aux fortes odeurs de réminiscence pour le lecteur – devient alors un cri de la différence de Jem, de sa névrose. Le regard d'enfant n'est alors plus aussi pur pour le lecteur ; il est désormais voilé par un filet de sang définitivement familial.

Bien que le récit ne soit régi par aucune linéarité et quelquefois difficile à lire à cause d'une écriture qui tend à rendre compte de la dysfonction de Jem, *Sœur folie* est un roman troublant. Il le sera pour ceux qui acceptent de se glisser, le temps de ces quelques pages, dans la peau d'une femme qui tente quelque peu naïvement de recoller les morceaux de sa vie adulte, existence si peu à la mesure de l'enfance parfaite de ses souvenirs.

À lire d'une traite, d'un seul souffle. N'interrompez pas l'enfant qui raconte et qui pleure.

JULIE HÉROUX DE SÈVE



À lire d'une traite, d'un seul souffle. N'interrompez pas l'enfant qui raconte et qui pleure.